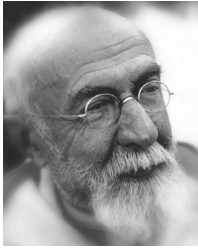


# L'esprit du R. P. Lagrange

---

André Robert, sulpicien, (1883-1955)

In *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*,  
29<sup>e</sup> année, 25 avril 1938, n° 4  
Source gallica.bnf.fr



Nous avons appris, avec une douloureuse surprise, la mort du R. P. Lagrange, survenue le 10 mars. Je n'ai pas la prétention de raconter sa vie, ni de donner une idée générale de son œuvre ; sous ce dernier rapport, nous possédons la synthèse très intéressante qui a été publiée en 1935 dans les *Cahiers de la Nouvelle Journée* sous le titre : « L'œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange. » Ce tableau d'ensemble, qui permet d'embrasser d'un regard l'œuvre immense du maître, a été, même pour beaucoup de ceux qui l'avaient déjà fréquenté, une véritable révélation. On aura profit, pour toutes les questions scripturaires, à méditer ces pages, et, guidé par leurs références, à remonter aux livres et aux articles de celui dont elles résument l'activité.

Je voudrais seulement aujourd'hui essayer de caractériser en deux ou trois traits ce qu'on peut appeler l'esprit du P. Lagrange, et par là permettre au lecteur de bien comprendre la portée de ses enseignements.

Le P. Lagrange n'a pas été seulement l'érudit prodigieux, le travailleur infatigable qui a produit une masse imposante de livres et d'articles, qui a fondé et soutenu, au milieu de bien des vicissitudes, l'École biblique et la *Revue biblique*. On peut être un grand savant et avoir des horizons très limités, s'hypnotiser sur les détails, s'effrayer de toute opinion qui sort de la routine. L'histoire des études bibliques montre que, chez les catholiques, on ne s'est pas toujours rendu compte des problèmes concrets que pose l'étude des textes. Elle montre aussi que certains exégètes, surtout chez les protestants, n'ont jamais connu que les textes morts, sans penser à les replacer dans leur milieu naturel ; géographique, archéologique, traditionnel.

Le propre du P. Lagrange est d'avoir vu grand et loin. Sa vaste intelligence, sa droiture, son sens aigu des problèmes et de leur complexité lui ont fait prendre du recul et accueillir toutes les exigences, d'où qu'elles vinssent. Il avait horreur du procédé qui consiste à exposer les opinions sans choisir, à harmoniser coûte que coûte des textes divergents, à escamoter les difficultés l'une après l'autre, grâce à quelques principes passe-partout. Il voulait des réponses exhaustives, qui reprennent les choses par la base, qui aillent au fond des questions et qui, par conséquent, donnent aux âmes

l'impression de la sécurité. Il avait confiance dans la Vérité ; il ne croyait pas diminuer la Sainte Bible en faisant certaines concessions, en abandonnant certaines traditions héritées des Juifs de basse-époque.

De là des affirmations qui ont pu sembler de grande hardiesse : sa théorie de l'inspiration, qui laisse place aux opinions privées de l'écrivain sacré ; sa conception évolutive de la littérature biblique, principalement du Pentateuque ; l'idée qu'il se fait de l'histoire des origines, du développement des institutions et des croyances d'Israël, etc. En un mot, constatant que la critique historique a fait ailleurs ses preuves, il l'accueille loyalement sur le terrain biblique ; et même il attend beaucoup d'elle, pour le plus grand profit de notre foi.

On conçoit que devant ces positions, beaucoup d'esprits se soient effrayés et se soient demandé : Où nous mène-t-on ? Où s'arrêtera le mouvement que le P. Lagrange a déclenché ? Quelle garantie avons-nous qu'il ne fait cause commune avec les modernistes ?

Les garanties, elles sont dans le génie même et dans le sens profondément religieux du P. Lagrange. Oui, il les a, les vues larges et hautes, il est hardi et déconcertant ; mais il sait ce qu'il dit, parce qu'il a un bon sens indéracinable, une information philosophique et théologique très sûre, et que, par-dessus tout, il entend être aussi loyal envers l'Église sa mère qu'envers la Vérité.

Son bon sens éclate partout, et c'est une chose admirable pour qui a l'habitude de fréquenter les exégètes, surtout ceux d'outre-Rhin. Combien de fois n'ont-ils pas, en dépit de toutes les vraisemblances, suivi les caprices de leur imagination ou déroulé inflexiblement toutes les conséquences d'une idée fautive ? Il n'est pas de folie qui n'ait été dite, soit pour sauver, soit pour attaquer la Bible. Qu'on relise, dans la *Méthode historique*, la page où le P. Lagrange raille l'explication que le P. de Hummelhauer croit devoir donner du châtimeut de la femme de Loth (pp. 202-207). Non, il ne veut pas de rationalisme à droite, il n'en veut pas non plus à gauche, et c'est encore son bon sens qui affirme la possibilité et l'existence du miracle dans l'histoire des Origines (*Revue biblique*, 1899, p. 627-629 ; cf. *L'Œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange*, pp. 43-44).

Ce n'est pas seulement le bon sens qui garantit la critique du P. Lagrange, c'est davantage encore son information philosophique et théologique. Il me disait un jour : « Ce qui fait notre force, à nous, Dominicains, c'est que nous avons la *Somme* de Saint-Thomas ! » La *Somme* de Saint Thomas, ce maître en Théologie se l'était assimilée : elle lui suggérait quelquefois ses hardieses, mais en même temps elle posait à ses élans des bornes infranchissables. Ici encore, on peut mesurer, par comparaison, l'excellence d'un tel bienfait. Loisy ne déclare-t-il pas, dans

ses quelques lettres, qu'après tout la grande question n'est pas de savoir si Dieu a parlé, si Jésus-Christ est le Messie, s'il a fondé une Église, mais seulement qu'est-ce que ce grand Tout, dans lequel nous sommes plongés. Par là, il laisse entendre que le problème philosophique prime les problèmes exégétiques les plus graves, et en commande la solution. Quant à lui, il a opté pour le panthéisme, et c'est ce qui explique ses positions critiques. Renan n'avait pas suivi une autre voie. Combien de fois, en lisant les commentateurs incroyants, ne rencontre-t-on pas des *a priori* semblables ? Tel Stenernagel déclarant, au début de son *Lehrbuch der Einleitung in das A. T.*, qu'il entend traiter la Bible « selon les présupposés de l'Histoire des Religions », c'est-à-dire en tenant compte du principe de l'évolution en ligne droite, valable pour Israël comme pour les autres peuples du monde antique.

Puisque l'exégèse ne peut s'exercer que dans l'atmosphère d'un système général de pensée, duquel elle tire son sens, ce qui est pour les uns source d'erreurs indéfinies sera pour les autres gage de rectitude dans l'application des règles de la méthode historique. Oui, certes, le P. Lagrange croit que les sociétés, les doctrines, les institutions évoluent, mais en même temps il croit fermement en un Dieu personnel, en la Révélation, en la possibilité du miracle, en Jésus Messie et Fils de Dieu, en l'Église, gardienne et interprète authentique des Écritures. Il estime que quand il enquête sur la délicate question des origines israélites et chrétiennes, dont il a fait sa spécialité, ces croyances antécédentes ne lui sont pas une entrave. Il se voit au contraire soutenu et guidé par elles. Il proclame même, au risque de paraître paradoxal, qu'il leur doit sa liberté d'exégète. C'est ce que déclare de la façon la plus nette la première conférence de la *Méthode historique*, de laquelle je détache seulement les phrases suivantes : « Le premier devoir de la critique historique est d'être soumise à l'autorité de l'Église catholique (p. 12). » « Il est peu de pages plus honorables pour l'esprit humain que l'intervention du magistère de l'Église en matière d'interprétation biblique (p. 13-14). » « Nous ne voulons pas déchoir des sommets de la Religion pour tomber lourdement dans une philosophie incertaine de ses voies... La méthode historique nous suggère plutôt de ne pas séparer dans nos études ce que Dieu a uni : l'Église et l'Écriture (p. 34). »

Ces paroles sont admirables. Elles nous ouvrent un jour, non plus seulement sur la solidité d'esprit de celui qui les a prononcées, mais sur sa noblesse d'âme et la profondeur de sa vie spirituelle.

Oui, il a aimé l'Église. Et ici encore, notons, par contraste, la singulière excellence d'une semblable disposition. Il y a sept ans, un autre exégète, arrivant au soir de sa vie, écrivait trois gros volumes de Mémoires qui sont tout à la fois une exaltation du moi et un long pamphlet contre l'autorité ecclésiastique. Quelle différence avec celui qui, en 1898, définissait ainsi ses intentions : « Il semble que le moment soit venu où on ne peut plus

rester dans l'inaction sans compromettre le salut des âmes, sans éloigner de l'Église des forces intellectuelles qui lui sont encore attachées ; il semble qu'à aller de l'avant, on peut en gagner encore beaucoup d'autres. Allons donc en avant, mais avec respect. » (*Revue biblique*, 1898, p. 14). Ainsi donc, si le P. Lagrange entre en lice, c'est pour servir l'Église. C'est encore pour la servir qu'un jour, au début de 1903, répondant à l'appel de Léon XIII, il s'arrache à son œuvre de Jérusalem et s'achemine vers Rome pour y occuper une place en vue à l'Institut biblique. Et c'est toujours pour la servir que, ce projet ayant échoué, il revient à Jérusalem et reprend silencieusement sa tâche ; qu'ayant abandonné l'étude de l'A. T., il se tourne, sans se décourager, vers le Nouveau, et trouve moyen d'y faire une carrière qui eût à elle seule assuré la gloire d'un autre.

Oui, il est, il veut être purement et simplement un bon serviteur de l'Église, et c'est pourquoi il s'est imposé une consigne sans réplique exprimée par ce seul mot : Obéissance. « Lorsqu'on a, dit-il, travaillé pendant des années à la défense de l'Église, et qu'un jour on vient vous dire : Vous allez trop vite, passez à l'arrière c'est encore un très grand honneur que de garder les bagages. »

Ces jours derniers, il mourait, en disant ces simples paroles : « Je m'abandonne à Dieu ! » Dieu, n'en doutons pas, aura glorifié son fidèle serviteur. Mais quelle sera, ici-bas, la destinée de son œuvre ? Certains pensent peut-être que les conceptions du P. Lagrange vont finir avec lui, que son activité représente seulement un épisode dans l'histoire de l'exégèse, et que maintenant, la parenthèse se fermant, on va revenir aux positions anciennes. Pour quiconque a compris le sérieux et l'urgence des problèmes bibliques et qui les voit sortir des textes, pour qui voit s'affermir les méthodes de la philologie, de l'archéologie et de l'Histoire des Religions, une telle position est difficilement acceptable. Je pense plutôt que l'Esprit qui autrefois suscita Saint Thomas nous a, dans ces dernières années, donné le P. Lagrange. Je ne dis pas que les deux hommes soient de même taille, mais je crois que, chacun dans son domaine, ils ont tenté une synthèse analogue, en harmonisant la raison et la foi. Quand la poussière des controverses se sera dissipée, quand certaines exagérations auront été reconnues, on comprendra que le P. Lagrange a été vraiment grand et qu'il s'est trouvé providentiellement à la croisée des chemins pour orienter la pensée catholique vers de nouvelles et glorieuses destinées. ♦